

de Jésus-Marie : *l'Enfant et la Voie d'Enfance*, sur lequel nous voudrions pouvoir revenir. N'oublions pas cependant, un article signé Charles Journet et intitulé : *l'Occupation dominante ou la forme de vie de l'Eglise*.

Il peut y avoir là, pour nos contemporains si privés de spiritualité, un enseignement solide et permanent.

LOUIS LE CARDONNEL.

LES REVUES

La Revue de Paris: M. Paul Claudel juge Wagner et l'Allemagne du point de vue de l'artiste catholique. — *La Revue de France*: M. Gabriel Hanotaux rapporte un mot de Victor Hugo et un entretien entre Taine et Pasteur. — *La Revue française de Prague*: Déclarations du Président Masaryk sur la paix et sur la peine de mort. — Mémento.

« Richard Wagner, rêverie d'un poète français », tel est le titre choisi par M. Paul Claudel, pour un dialogue, disons mieux : un duo, de personnages qui sont tour à tour lui-même et qu'il appelle : « à droite » et « à gauche ». Une épigraphe renseigne le lecteur :

En auto, par un soir d'automne, sur une route du Japon.

Ces vingt pages de **La Revue de Paris** (15 juillet) sont un régal. Même les profanes de la musique se plairont à les connaître. Les techniciens pourront ne pas suivre le poète aussi loin qu'il s'éloigne en hauteur ou horizontalement ; mais, ils aimeront l'originalité des vues et des suggestions de l'auteur. Il séduit, même quand il heurte, par la qualité de son intelligence. Ecoutez-le admirer l'un, dénigrer les autres :

L'œuvre de Balzac n'est qu'une espèce d'énorme *Götterdämmerung*, la Grandeur et la Décadence du Passé, toutes les manières dont une société s'y prend pour finir et le futur n'est représenté que par son appariteur en deuil, l'homme de loi. L'œuvre de Flaubert est partagée entre la fascination du passé et une vision haineuse du présent, aussi basse qu'elle est sottise. Toute l'occupation des réalistes, transposant dans la littérature la méchanceté des commères de village, est une minutieuse calomnie de leur époque. Un Loti se lamente comme un petit enfant devant les choses mortes qu'il ne peut empêcher de s'écrouler. Et les réactionnaires ne manquent pas, qui essayent de nous faire croire que

les cadavres, s'ils ne peuvent vivre, peuvent très bien remuer et que l'on peut en faire d'excellents automates.

Ainsi parle: «à droite». Le ton de l'interlocuteur: «à gauche» est plus familier:

Toute la question de *Tristan*, c'est celle du chapeau haut-de-forme quand on va faire une visite officielle. Faut-il le garder? Faut-il le laisser au vestibule?

C'est là une de ces toutes petites préoccupations d'ambassadeur qui peuvent amoindrir ou faciliter les heureux résultats d'une négociation. «A droite» demande à être éclairé: «Je ne comprends pas», dit-il. Et l'autre, de le renseigner en ces termes:

Le chapeau dans l'espèce, c'est la bonne femme. Isoldé, quoi!

La conversation va bon train, au rythme de l'auto, sur la route de ce Japon où M. Paul Claudel assista à l'un des plus terribles tremblements de terre:

A droite. — Je vais vous étonner, mais je n'ai jamais entendu *Parsifal*. Je ne connais que l'ouverture et la scène religieuse du premier acte, c'est beau! Et l'*Enchantement du Vendredi-Saint* que je n'ai pas compris.

A gauche. — Pourquoi n'êtes-vous jamais allé entendre *Parsifal*?

A droite. — Pourquoi faire? J'étais devenu catholique, qu'est-ce que *Parsifal* pouvait m'apprendre? J'en savais plus long que Wagner. N'importe quel bon enfant du catéchisme en sait plus long que Wagner. Vous vous rappelez ces mots qui figuraient au dernier numéro de la *Revue Wagnérienne* d'Edouard Dujardin: «Il y a quelque chose de plus beau que *Parsifal*, c'est n'importe quelle messe basse dans n'importe quelle église.»

A gauche. — ...Wagner est un héros. La vie des autres artistes du XIX^e siècle est une ébauche, lui seul a fourni la carrière d'un bout à l'autre. Même cette foi dans les loques ridicules que le théâtre mettait à sa disposition, parmi lesquelles il était aussi à son aise qu'un matelot au milieu du goudron et des cordages, comme c'est naïf et touchant! Il ne discutait pas plus les praticables et la toile peinte, les animaux empaillés et les demoiselles qu'on enlève vers les cintres avec une ficelle au derrière, que Michel-Ange ne chicanait le marbre de Carrare. Il croyait! Telle est la force et la masse de ce magnifique génie, que, quand il

donne à fond, nous sommes emportés les pieds par-dessus la tête.

A gauche. — Le peuple d'où est sortie une telle âme, vous devez donc avouer que c'est un grand peuple?

A droite. — Qui vous dit le contraire? Comment pouvez-vous me comprendre si mal? Qui se pencherait sans sympathie sur une destinée aussi tragique que celle de l'Allemagne? Comment oublierais-je que pendant ces années de matérialisme où l'éducation universitaire avait scellé sa dalle sur la tête d'un pauvre enfant, Beethoven et Wagner furent pour moi les seuls rayons d'espérance et de consolation? Le *Faust* et la *Critique de la Raison Pure* n'ont jamais fait de bien à personne, mais la Sonate Waldstein a été pour l'humanité un bienfait plus grand que la découverte de la vaccine. Et le seul triomphe après tout qu'ait eu l'art au XIX^e siècle, la seule réalisation complète, malgré ses insuffisances, qu'il ait obtenue et qui nous donne un peu d'espérance pour l'avenir, c'est en Allemagne que ça s'est passé. Comparez le sort de Wagner et celui de Berlioz, son égal en génie, absolument et définitivement étouffé par de noirs imbéciles! Wagner se joue d'un bout à l'autre de l'Allemagne; quand entendons-nous les *Troyens*, même sous une forme tronquée et défigurée? Songez à Baudelaire, à Verlaine, à Mallarmé, et qu'il n'y a pas eu en France au siècle passé un seul artiste original que la coalition que vous connaissez n'ait essayé d'écraser. Même ce pauvre bonhomme à votre droite, que serait-il arrivé s'il lui avait fallu se fier pour vivre à ses seuls talents littéraires?

A gauche. — N'achevez pas! Vous me tirez les larmes aux yeux!

Celui-ci a le dernier mot dans la « rêverie » fixée par la plume de M. Paul Claudel. « A droite » nous semble cependant mieux représenter en lui les dons qu'une heureuse et longue pratique de la diplomatie apporta au poète expressément catholique :

A gauche. — ...Les qualités qui font défaut à la littérature allemande, le suc, la vie, tout d'abord, la flamme, la fraîcheur du vrai, le bon sens et le discernement, la fine et forte appréciation de l'objet, la domination de soi-même, la volonté et la raison toujours présente fût-ce au sein de l'ouragan, le sens des vastes mouvements unanimes et de la grande composition qui ne range pas des idées mortes dans un ordre pédantesque, qui ne mutile pas et ne contraint pas ce que j'appelle la sous-crédation, mais qui, au contraire, la provoque et la fait jaillir et multiplier de toutes parts en une discipline spontanée et en toutes sortes d'inventions merveilleses, elles ne manquent pas d'une manière plus signalée à

Goethe et à Schiller qu'elles ne sont magnifiquement proposées à notre admiration et à notre étude dans Bach, dans Haendel, dans Beethoven et dans Wagner. En ce langage seul des sons, pour s'adresser au monde entier, l'Allemagne a été maîtresse. Chaque pays, après tout, a sa vocation, en est-il une plus belle que celle-ci?

A droite. — La voie que ses musiciens lui montrent et que Richard Wagner a suivie d'un bout à l'autre, celle des artistes et non pas celle des professeurs et des philosophes, c'est celle-là qui est la bonne.

§

La Revue de France (15 juillet) publie un discours prononcé par M. Gabriel Hanotaux pour le centenaire de la « Société de l'Histoire de France ». L'orateur y passe une sorte de revue des historiens qu'il rencontra au cours de sa longue carrière. Il rapporte cette anecdote qui n'est point sans saveur :

C'était à un dîner que présidait Victor Hugo. Autour de la table, il y avait des écrivains, une jolie actrice, qui était, je crois, Léonide Leblanc, Schœlcher, l'homme de 48, l'auteur de la loi qui abolit l'esclavage dans nos colonies; et puis, il y avait Renan, et il y avait Francisque Sarcey. Dès les hors-d'œuvre, Sarcey s'adresse à Renan et, prenant texte de la fameuse boutade sur « l'Histoire science conjecturale », il fit une charge à fond contre l'Histoire. Renan laissait couler le flot en dodelinant de la tête. Il arriva que les convives eurent le sentiment que la mesure était dépassée. Victor Hugo qui, jusque-là, n'avait pris aucune part à la conversation, se tourna vers ses interlocuteurs; le silence se fit et le poète dit: « Respectons l'un des plus nobles exercices de l'esprit humain, la recherche, même quand elle n'atteint pas la vérité. »

Fréquentant, tout jeune, à la Bibliothèque de l'Institut, M. Hanotaux y a vu Guizot et Thiers au travail; et Duruy qui, bon prophète, lui annonça que l'Histoire le conduirait à la politique. Les maîtres du jeune historien l'eussent facilement porté à l'étude des Croisades. Il quitta saint Louis pour Richelieu. Par les archives, il entra aux Affaires Etrangères qu'il devait plus tard diriger. Là, il reçut M. Taine qui s'installait, puisait aux sources, usait de sévérité dans ses jugements sur les acteurs du passé et, questionné sur la direction qu'il eût donnée à la France, « hésita un instant »

avant de répondre: « Peut-être vers les républiques italiennes du moyen âge ». La boutade a de quoi surprendre.

Un jour, l'huissier m'annonça: « Monsieur Pasteur », — conte M. G. Hanotaux. Pasteur, qui n'occupait pas encore la situation sans égale qui devint la sienne par la suite, venait parfois au ministère parce que son fils était attaché au service des Archives et il l'attendait quelques instants dans mon bureau. En entendant ce nom, Taine leva la tête: « Est-ce Pasteur, le savant, le père des microbes? me dit-il. — C'est lui-même. — J'aimerais tant à le voir, à m'entretenir un instant avec lui. » Ce désir était un ordre: j'allai au devant de Pasteur et lui fis part de la présence de Taine: « Monsieur Taine, me dit-il. Est-ce cet homme illustre, ce grand écrivain? — Parfaitement. » Pasteur entra. Taine le salua et la conversation s'engagea. Pasteur se tenait debout devant la table où travaillait Taine. Après les propos d'usage, Taine, qui était le plus interrogeant des hommes, posa brusquement une question à Pasteur: il lui demanda ce qu'il pensait de l'immortalité de l'âme. Pasteur resta un moment interloqué. Sa figure, immobile du côté gauche, comme on le sait, se tendit; un pli marqua son front, et, doucement, avec une bonhomie paysanne qui était un des charmes de ce puissant génie, il murmura: « A cette question nous ne trouvons pas la réponse dans nos cornues. » Le système scientifique recevait une gentille tape qui mit fin au dialogue philosophique. Les deux hommes se plurent parce qu'ils avaient rapproché et opposé, au premier contact, les deux faces contrastées du grand mystère humain.

§

« Je suis pacifiste déclaré, mais j'aime l'armée. » Ainsi parla le président T. G. Masaryk au cours d'un entretien avec un journaliste et dont la traduction en français ouvre le numéro du 15 juin de **La Revue française de Prague**. Depuis novembre 1918, M. Masaryk préside au destin de la Tchécoslovaquie. Ce long exercice du pouvoir vaut un prix exceptionnel à ses déclarations. Sur la paix, M. Masaryk se prononce en ces termes:

Même s'il ne devait plus y avoir de guerres, jamais ne seront inutiles les deux qualités militaires fondamentales: la discipline et le courage. Si je désire la paix, cela ne signifie pas que j'accepte passivement l'attaque, au contraire. Je veux la paix de façon pratique, et non utopique. Cela signifie que je m'emploierai au

maintien de la paix, de toutes mes forces, de toute mon ingéniosité et de tout mon amour pour mon pays et l'humanité — et, si la chose est nécessaire, de toute ma force de résistance. Etre intrépide, viril, fort ! Il n'y a pas, il n'y a jamais eu de conflit entre mon humanitarisme et mon désir d'assurer la défense de l'Etat. Nous avons besoin de paix pour constituer notre Etat, et pour notre bonheur personnel à tous ; nous travaillerons donc pour la paix, de façon réfléchie et persévérante. La paix, toutes les autres nations, tous les autres Etats en ont besoin autant que nous. La nouvelle Europe est comme un laboratoire édifié sur les ruines d'un grand cimetière : le cimetière de la guerre mondiale. Un laboratoire, cela implique un appel universel au travail.

Le président exerce le privilège de grâce, de par la constitution. C'est lui qui livre ou soustrait au bourreau le condamné à mort. Il confesse le trouble où le jette l'obligation de prendre parti pour ou contre le salut d'une vie humaine coupable en bonne justice :

La peine de mort a été un grave problème pour moi. Chaque fois que j'ai eu à signer un arrêt de mort, cela m'a coûté bien des nuits. Les jours où j'ai dû le faire sont marqués sur mon calendrier d'une croix noire. J'ai attentivement observé si la peine de mort avait une influence sur la criminalité ; j'ai suivi la statistique des crimes, des assassinats surtout, pendant des années, mais je ne vois pas que la peine de mort ait pour effet d'intimider les criminels. Au moment où il tue, le criminel ne pense pas au châtimement, mais au succès de sa mauvaise action. L'effet produit l'est sur les autres citoyens, surtout sur ceux qui réfléchissent à la chose. Mon argument en faveur de la peine de mort n'est pas qu'elle intimide, mais qu'elle implique une expiation morale : enlever la vie à un homme est un si effroyable forfait qu'il ne saurait être contrebalancé que par une rançon de même poids. Je fais d'ailleurs, bien entendu, la différence qui convient, entre le meurtre et l'homicide ; je reconnais aussi que tout crime comporte des circonstances atténuantes, comme l'enseigne la psychologie criminelle moderne. Mais, dans certains cas exceptionnels, je ne peux pas nier que la peine de mort ne s'accorde avec la reconnaissance métaphysique de la valeur de la vie humaine. Je crois et j'espère qu'elle sera abolie, avec l'élévation du niveau intellectuel et moral de la population ; et nous y applaudirons tous.

MÉMENTO. — *Revue des Deux-Mondes* (15 juillet) : « A Sainte-Hélène », par M. O. Aubry. — « M. Rose, secrétaire du grand roi »,

par M. Edmond Pilon. — « Le déjeuner de M. Rochebilière », par M. Léo Larguier. — Des « Poésies » de M. Fernand Gregh.

La Revue Universelle (15 juillet): « La défaite du Troisième Reich », par M. Pierre Lafue. — « Leçons rustiques » de M. J. de Pesquidoux.

L'Amitié Guérinienne (avril à juin): lettres inédites de Maurice et Eugénie de Guérin à Mme de Maistre et à Marie de Guérin. — « Connaissance du Centaure », par M. E. Decahors.

Le Trésor des Lettres (1^{er} juillet): M. Y. Le Dantec: « Misères et grandeurs présentes de la poésie ». — M. L. Duplossy: « Position de l'Esprit en face de la machine ».

L'Alsace française (8 juillet): « Pourquoi Gambetta allait-il en Allemagne? », par M. Joseph Delage.

La nouvelle revue (15 juillet): M. E. Schaub-Koch: « L'Esthétique de la mer ». — « Sinaïa », par M. S. Peytavi de Faugères.

Cahiers du Sud (juillet): Comte Sforza: « Les étrangers et l'âme italienne ». — De M. T. F. Powys: « La poule et le ver de terre ». — « Les Mélancoliques », par M. Jean Banko. — « Liquidation d'une Poésie », par M. L. G. Gros.

La Revue des Vivants (juillet): numéro consacré aux doléances de nos colonies d'Afrique et d'Indochine qui en appellent à la métropole. M. Henry de Jouvenel réclame « l'organisation d'une économie impériale », moyen unique de conserver à la France son domaine d'outre-mer.

La Revue mondiale (15 juillet): « L'angoissant problème du blé », par M. J. Servan.

Revue bleue (7 juillet): « Heurs et malheurs de l'agriculture française ». — M. Tristan Derème: « La salade et les bras ».

Esculape (juillet): « Nicolas de Blégnny, journaliste », par M. J. Lévy-Valensi, professeur agrégé et par M. le Dr J. Tallier. — « Sur une statuette de bronze représentant un castrat infibulé », par le professeur E. Jeanselme.

La Grande Revue (juin): M. Gaston Vaudelin: « Les heures rouges du 1^{er} mai cité Jeanne d'Arc ». — M. Jean Topass: « Une révolte de l'Esprit ». — « Enquête sur le rajeunissement de la France », conclusions de M. Gilbert Comte après réponses de MM. Pierre Viénot, Gaston Bergery et Louis Aragon.

Le mois (juin à juillet): « Le théâtre soviétique », par M. Erwin Piscator. — « L'avenir du roman », anonyme. — « Lazare Sainéan, l'homme qui regarda naître les mots », anonyme. — « Francis Carco, disciple et renégat de Villon », par X. — « L'évolution de l'atmosphère », par M. W. A. Kostizin.

La muse française (15 juillet): « Appels dans la nuit », vers de

Mme Cécile Périn. — « Les poètes de Paris », par M. Ernest Raynaud. — « Le souvenir de Charles Derennes », par M. André Dumas. — « La poésie de Lucie Delarue-Mardrus », par Mme M.-L. Vignon. — « Anthologie de la rose », par M. Maurice Rat.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Triton : Œuvres nouvelles de MM. Marcel Delannoy, Henri Barraud, Marcel Mihalovici. — Concerts divers : *Cinq chants laotiens*, de M. Henri Tomasi; Deux trios à cordes, de M. Jean Françaix et Jean Rivier. — *Liturgie comladine*, de M. Darius Milhaud. (Concert de Mme Marie-Thérèse Holley.)

Je suis bien en retard en ne parlant qu'aujourd'hui du dernier concert donné par le **Triton** où l'on entendit, après *Le Dit des Jeux du Monde* (de l'Honegger datant de 1918, et qui n'a nullement vieilli), deux ouvrages donnés en première audition, l'un de M. Marcel Delannoy, l'autre de M. Henri Barraud. Mais ces dernières semaines de la « saison » ont été si remplies qu'à moins d'allonger interminablement mes chroniques, j'ai dû réserver pour des jours plus calmes le compte rendu de ces concerts. Aussi bien, donner le pas au théâtre sur la musique de chambre, ce n'est nullement marquer une préférence ou établir une hiérarchie: c'est, le plus souvent, faire passer en premier ce qui va subir le plus vite l'atteinte du temps. Et je suis sûr, par exemple, que la *Rhapsodie* de M. Marcel Delannoy aussi bien que les *Trois Poèmes de Pierre Reverdy* de M. Henri Barraud n'ont rien à redouter des caprices de la mode et que le succès n'en passera point avec les beaux jours.

Bien qu'il n'ait pas tiré directement du folklore les thèmes de sa *Rhapsodie*, **M. Marcel Delannoy** en a puisé l'inspiration aux sources populaires: rien de plus joliment français que cette pièce; rien de plus personnel, de plus éloquemment persuasif. J'ai dit déjà maintes fois en quelle estime je tiens ce musicien dont l'art indépendant s'affirme de plus en plus vigoureux et qui sait, à chaque œuvre, se renouveler sans effort, et simplement parce qu'il a beaucoup à dire. La *Rhapsodie*, écrite pour piano, trompette, saxophone et violoncelle (elle a eu pour interprètes, et ils furent tous excellents, Mlle Ina Marika, MM. Foveau, Mule et Cébron), se divise en